

Juifs et Médecins (u

Résumé

On se propose d'aborder dans cette communication le rapport, bien établi, mais peu expliqué, des Juifs à la «chose» médicale. En d'autres termes, on essaiera d'évoquer les raisons tantôt historiques et sociales, tantôt culturelles et religieuses - ou les quatre à la fois - qui ont conduit, et conduisent peut-être encore, un si grand nombre de Juifs à choisir l'art de guérir. Des raisons qui pourraient ne pas être étrangères à la perception que, traditionnellement, les Juifs ont eue de l'image du père, du rabbin, voire de Dieu.

Summary

The purpose of this paper is to examine the well established yet hardly explored connections between the Jews and the field of medicine.

In other words, it is our intention to inquire into the reasons, sometimes historical and social, sometimes cultural and religious - or all of these at the same time - which have led and maybe still lead - such vast numbers of Jews to embark upon a course of study in medicine. Reasons which might be closely linked with their traditional perception of the figure of the father, of the rabbi, maybe even of God.

"Je suis le Seigneur, celui qui te guérit" proclame le Pentateuque au livre de l'Exode (15:26). Et il précise en Deutéronome (32:39):

"C'est Moi qui fais mourir et c'est Moi qui fais vivre; J'afflige et Je guéris, nul n'échappe à Ma main."

Or, voici, bien des siècles plus tard, l'écho de ces mêmes versets sous la plume de Jeshua ben Sirach, le Siracide, l'auteur de l'Ecclésiastique:

"...quand tu tombes malade, ne néglige pas de te soigner, puis prie le Seigneur, il te guérira (38:9). " Car "Le Seigneur a créé des médicaments à partir du sol et l'homme avisé les apprécie (38:4)."

Il nous semble que l'essence même de la relation historique des Juifs à la maladie et à la guérison se trouve comme enfermée dans ces trois versets de l'Ecriture.

Certes, "nul n'échappant à la main de D.", comme le suppose le texte, tout ne saurait émaner que de Lui, y compris la souffrance et son soulagement. Mais la philosophie religieuse du judaïsme ayant toujours considéré l'homme comme un collaborateur du Créateur dans l'oeuvre d'achèvement de la création, il aurait été, cet homme, un bien piètre collaborateur, si par une lecture naïve du texte - on dirait aujourd'hui fondamentaliste - il avait, avec fatalisme et résignation, accepté qu'en toute affaire, les choses aillent leur plus simple cours. Y compris en celles de la préservation ou du rétablissement de la santé. Si bien que, dans l'opinion des rabbins, l'homme désinvolte à l'égard de son corps sera rapidement réputé

coupable envers lui-même, exactement comme s'il avait attenté au corps d'autrui.

Dans ces conditions, on comprend donc la place exceptionnelle que le médecin occupera dans l'histoire juive puisqu'il y apparaît comme un associé privilégié du Créateur, le prolongement précieux de Sa main, tout en étant lui-même, ainsi que tout mortel, enfermé au creux de cette même main.

Une situation ambiguë que suggère l'italique du titre, annonçant Juifs et médecins, en d'autres termes le binôme formé par la perception historique du médecin juif, de son rôle et de son statut pour la patientèle juive et non-juive et, réciproquement, l'attitude que, dans la tradition, la culture juive a préconisée aux médecins dans leur approche de cette même patientèle. Bref, les deux pistes que l'on se propose, ici, d'emprunter.

A l'époque biblique.

Il est assez peu paradoxal que le médecin soit absent de la Torah. D. étant la vraie source de guérison, c'est le prêtre qui occupe la place du médecin en remplissant le rôle d'intermédiaire, de conseiller capable de discerner certaines maladies, dont la lèpre et les divers flux qui impliquent des mises en quarantaine.

Dans cette optique, c'est évidemment le respect de la Loi qui assure la santé. Mais, comme toutes les parties de la Loi sont d'égale importance, puisque supposées issues d'une source unique, on respectera avec la même minutie les prescriptions religieuses et les prescriptions hygiéniques. De là, ultérieurement, le développement des habitudes de propreté caractéristiques du mode de vie juif, comme de la médecine juive plus tardive.

L'essentiel en cela demeurant la place principale réservée au concept de pureté (à la fois physique et rituelle), relié à la pureté morale, dans la mesure où l'homme de saurait se pré-

senter impur devant D., ni moralement ni physiquement. La pureté physique et rituelle s'obtiendront donc de la même façon, par l'immersion, qui combine clairement le physique et le spirituel. (Cf Psaumes 54:4, David disant à D.: "Lave-moi de mes impuretés et nettoie-moi de mes péchés.") Les bains rituels et autres baptêmes trouvent ici leur origine, via cette sorte de double métonymie du signe pour la chose signifiée, voulant que le bain soit signe de propreté physique, elle-même signe de propreté morale.

Le vrai médecin, indépendant du prêtre, n'apparaîtra qu'avec le Talmud (clôturé vers 500), considéré comme cet intermédiaire et collaborateur de D. que nous avons évoqué. On y voit un personnage prescrivant des médicaments pour des maladies internes, capable plus ou moins d'opérer, d'endormir avec des potions, (Baba Metzia 83 b) de guérir des plaies par des herbes, d'ouvrir des abcès, de pratiquer des trépanations ou des amputations, de réduire des fractures.

La gynécologie reste l'affaire de la sage-femme (*meyaledet*) appelée *hakama* par la Mishnah (littéralement, sage (femme)). Le Talmud connaît aussi le chirurgien-barbier, pratiquant la saignée (*umman*), ainsi que le *mohel*, le circonciseur. Chose importante: à l'inverse d'autres civilisations, celle du Talmud ne tenait pas le médecin pour responsable de ses éventuelles erreurs de diagnostic, mais seulement de coups et blessures volontairement infligés, si tel était le cas.

Le médecin d'époque talmudique ne connaissait qu'assez médiocrement l'anatomie, faute de pouvoir pratiquer des dissections, par respect du corps, considéré comme le réceptacle de l'âme. Ses connaissances venaient d'observations occasionnelles de cadavres ou de rapprochements avec les animaux, spécialement ceux de la boucherie, examinés à l'occasion de l'abattage rituel.

Le Talmud laisse également transparaître quelques traces de croyance en l'influence des astres ou même du mauvais oeil, maladies

auxquelles on répondait par des amulettes, d'ailleurs réprouvées par le Talmud lui-même.

Mais la maladie vedette est la "lèpre" (*tsaraat*), d'identification difficile, tant le mal décrit peut aussi correspondre au psoriasis, à l'eczéma, et même à la syphilis.

D'autre part, on est fondé à penser que les maladies vénériennes devaient être répandues, si l'on songe aux multiples évocations des flux (gonorrhées) et des purifications qu'ils impliquaient.

Avant de quitter la médecine biblique et talmudique, il faut également signaler le rôle des Esséniens, au nombre desquels se trouvaient ceux que Flavius Josèphe appelait les Thérapeutes, lesquels semblaient pratiquer une médecine de suggestion, voire d'incantation. Certains s'étaient acquis la réputation de pouvoir chasser les esprits impurs du corps des malades, ce qui rappelle certains moments des Évangiles, où Jésus guérit en délivrant les possédés de l'esprit impur qui les habite (Luc 6,7 et 9). Bref, il pratique une médecine d'intercession, ou, si l'on veut, déjà psychosomatique.

La fin de l'époque biblique, celle du Talmud, est aussi l'époque du contact avec le monde gréco-romain. Si l'influence grecque sur la médecine juive a été considérable via le monde hellénistique, elle a connu des limites d'ordre conceptuel assez importantes. En effet, si les prescriptions grecques ont pu paraître bonnes à adopter, la philosophie médicale grecque, qui n'attribuait pas maladie et guérison à D., n'a pu paraître que suspecte aux Juifs.

Vers une médecine scientifique.

Le tournant se situe lors de l'apparition des Arabes dans le sud de l'Europe. Les Juifs, seuls capables de bien comprendre la mentalité de ceux qui, durant six siècles, allaient occuper ces territoires, serviront de trait d'union entre les deux civilisations, notamment comme traducteurs. C'est qu'en des temps où il était risqué

pour un chrétien de s'aventurer en terre musulmane et pour un musulman d'entrer en terre chrétienne, les Juifs, par un effet retour paradoxal de leur dispersion, et la présence de relais juifs dans la diaspora, pouvaient s'aventurer dans les deux camps. Ils rapporteront ainsi, du monde musulman qui l'avait conservée, au monde chrétien qui l'avait répudiée - comme propre au monde païen - la grande médecine grecque.

Du même coup, la médecine juive s'est elle-même transformée au contact des idées dont elle se faisait la vectrice.

Deux noms émergent ici: d'abord celui de Abu Jakub Itshak ibn Suleiman al Israeli (850-950), autrement dit Isaac Israeli, héritier de la médecine hellénistique et premier des véritables ophtalmologues, un homme de triple civilisation: juive, arabe et grecque, dont l'oeuvre a servi de référence à toute la médecine occidentale jusqu'au XVIIe siècle. Une oeuvre diffusée grâce à la traduction de Constantin l'Africain, un élève de son élève, peut-être un Juif converti qui a oeuvré au XIe siècle au Mont Cassin, après avoir trouvé l'ouvrage d'Israeli à Salerne. Salerne, le seul endroit de l'Europe où, semble-t-il, la médecine s'enseignait sur des bases à la fois arabes et juives.

Mais il y avait deux noms. L'autre, c'est évidemment celui de Maïmonide. Né à Cordoue en 1135, c'est au Caire qu'à partir de 1165 Moshe ben Maïmon a développé son oeuvre philosophique et médicale. Médecin de Saladin et de son fils, chef de la communauté juive d'Égypte, il mourra en 1204 et sera enterré à Tibériade. Philosophe d'importance, et pas seulement pour les Juifs, par sa tentative de rationalisation de l'Écriture et sa codification du Talmud, il influencera Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin. Mais là n'est pas le propos. L'intéressant dans notre optique, est que c'est lui qui conjuguera vraiment les médecines arabe, grecque et juive, sous-tendues *par la concep-*

Moïse Maïmonide, talmudiste, philosophe,
astronome et médecin de Saladin
(1135, Cordou - 1204, Le Caire)

tion éthique de l'homme (comme la Bible développe ces notions), en ce comprises les attitudes spécifiquement juives à l'égard de la pureté et de l'hygiène, élevées au rang de principes religieux, si bien que le lavement des mains comporte, dans le judaïsme, sa propre bénédiction.

Mais ce qui caractérise Maïmonide, c'est sa lutte manifeste contre l'astrologie et la superstition, ainsi que sa profonde connaissance de l'âme, au point de développer des conceptions thérapeutiques plus psychologiques que physiques. Voici, à titre d'exemple, ce qu'il écrit au *Livre de la Connaissance*² (2) ;

"Si quelqu'un a été mordu par un scorpion ou un serpent, il est licite de murmurer un exorcisme sur l'endroit de la morsure, et cela, même durant le Sabbat. On veut ainsi rassurer le malade et raffermir son courage. Bien qu'une telle opération n'ait aucune efficacité proprement curative, on en autorise la pratique en faveur d'une personne à qui le danger qu'elle court pourrait autrement faire perdre la raison.

Si quelqu'un prononçant un exorcisme sur une plaie récite un verset de la Loi, ou emploie de la même manière un verset pour empêcher un jeune enfant de s'effrayer; ou impose sur un enfant afin qu'il s'endorme un rouleau de la Loi ou des phylactères, il n'est pas suffisant de dire qu'il appartient à la catégorie des devins et des conjurateurs, il faut le ranger encore au nombre des négateurs de la Loi. Il utilise en effet les paroles de la Loi en guise de médecine corporelle alors qu'elles ne sont rien que remèdes des âmes, selon le verset: "Elles seront la vie de ton âme"."

Et de juger, très pragmatiquement, entre autres d'après Sanhédrin 17 b, qu'aucun disciple des Sages n'est autorisé à résider dans une ville qui ne comporterait pas Ges dix objets, institutions ou personnes: un médecin, un chi-



rurgien, un établissement de bains, des latrines publiques, de l'eau courante, fleuve ou source, une synagogue, un maître élémentaire, un copiste, un trésorier d'oeuvres charitables, un tribunal correctionnel.

Et pourquoi? Pour le seul avantage physique de se préserver de la maladie? Pas exactement. En réalité, parce que la santé, explique Maïmonide, permet d'accéder à l'étude, donc à la connaissance, donc à D.

"Celui qui n'assigne à sa conduite que le seul objectif curatif, écrit-il, qui ne pense qu'à s'assurer une parfaite santé physique ou à avoir des enfants qui exercent son métier et subviennent à ses besoins, celui-là n'agit pas bien.

Pour être sur la bonne voie, il devra avoir conscience qu'il faut que son corps soit intact et fort pour que son âme puisse accéder la connaissance de Dieu. En effet, il est impossible que l'homme comprenne ce qui lui est enseigné, ou réfléchisse personnellement sur les problèmes lorsqu'il a faim, lorsqu'il est malade ou lorsque l'un de ses organes le fait souffrir. De même, il voudra avoir un fils dans l'espoir que ce dernier deviendra un savant ou un Israélite éminent.³ "

Et Maïmonide de développer donc, dans une oeuvre considérable, des conceptions médicales rationnelles et relativement modernes, compte-tenu de leur époque. Du *Traité des poisons* au *Traité sur les hémorroïdes*, en passant par *F Etude de l'asthme, de l'hygiène ou de la sexualité*, Maïmonide préconisera la restauration de la nature par elle-même; la prévention plus que la guérison; la visite annuelle chez le médecin, même des bien portants.

Il soulignera également les rapports réciproques des états physiques et mentaux, comme, par exemple, dans le *Maqâla Fi'l-Jima'a*, le *Traité des relations sexuelles*.

Dans le passage qui suit, tiré de ce traité, Maïmonide expose les effets nocifs du froid et du sec sur le corps et les organes sexuels, pour préconiser une médication fondée sur la chaleur et l'humidité. Puis, par un jeu de correspondances, classique dans la médecine ancienne, il ajoute:

"De même, la joie, le rire, la jubilation, le repos, le sommeil sans excès sont bénéfiques en ce domaine, alors que, au contraire, l'inquiétude, le chagrin, la tristesse, le silence prolongé, l'épuisement et les veilles contrarient la virilité et tarissent la semence. Pareillement, évoquer souvent les rapports, en parler, y appliquer sa pensée favorise ("érection), alors que l'abstention dessèche le membre et en affaiblit l'activité. Tout comme la pratique des relations dans le plaisir renforce le membre et favorise les rapports (l'inverse) diminue la puissance.⁴ "

Et plus loin:

"On sait que l'acte n'est pas seulement instinctif (...), de sorte qu'on ne peut négliger l'importance de l'esprit. Au contraire, ce dernier est, en la matière, d'une telle importance que c'est l'état de l'humeur (qui demeure déterminant). (Ainsi), le chagrin, la tristesse, l'inquiétude ou le caractère repoussant de la femme choisie pour l'étreinte détériorent beaucoup les contacts, alors que, inversement, certains états d'âme stimulent l'individu et provoquent une forte

excitation. Les médecins ont déjà signalé ce qui nuisait tout particulièrement aux activités sexuelles: la possession d'une vierge, d'une vieille femme, d'une jeune fille impubère, ou d'une femme qui, depuis des années, s'abstient ou encore d'une femme indisposée, ou malade et, surtout, de celle pour qui on conçoit de l'aversion (...).⁵ "

Ailleurs, Maïmonide recommandera le sport, les bains hebdomadaires et affirmera le pouvoir désinfectant du soleil, donc la nécessité d'aérer les maisons et de les orienter vers la lumière.

Naturellement, à côté de cette médecine rationaliste, il faut faire état de la médecine kabbalistique et mystique du *Zohar* de l'activité thaumaturgique de certains rabbins hassidiques.

Des mystiques qui imaginaient que la maladie résultait de l'obstruction par les péchés de canaux par lesquels la grâce divine coulerait dans les organes. Une idée issue de la relation déjà évoquée, de l'assimilation biblique entre pureté morale et pureté physique, qui conduisait vers une médecine à la frontière du magique.

Médecins de Cour.

Ceci dit, un regard rapide sur le rôle des Juifs en tant que médecins de Cour ne manque pas d'intérêt, en raison notamment du paradoxe faisant que la plupart d'entre eux exerçaient alors que les conciles avaient interdit aux Juifs de soigner les Gentils, sous prétexte qu'ils pourraient "contaminer" l'âme des patients ordinaires. Danger contre lequel le haut clergé se disait immunisé.

Cela explique les médecins juifs du pape Honorius III (Azzachus Avenbenist de Barcelone, 1220) ou de Martin IV, ou celui du roi Ferdinand III de Tolède. Comme tous les médecins de Cour d'Italie, pratiquant à Ferrare, à Mantoue, ou à Gênes.

- *Amatus Lusitanus, médecin juif du pape Jule III (1511, Portugal - 1568, Salonique)*

Mieux, en 1564 est lancée, à Mantoue, l'idée de la première université juive, par deux médecins, père et fils, David et Abraham Provençal. Une université où seraient enseignés Torah, Talmud, philosophie, hébreu, latin, grec, italien, astronomie, mathématique et médecine.

L'idée échoua en raison de l'opposition de l'Eglise, qui s'inquiéta à l'idée que, par l'accès aux connaissances profanes, les Juifs pourraient sortir du ghetto.

Reste que tout ceci atteste de la réputation médicale des Juifs, réputation réelle ou surfaite, qu'importe, à laquelle il faudra bien donner quelque explication. Mais pas avant d'avoir rappelé encore que la légende de fondation de l'Ecole de Médecine de Salerne mentionne la présence d'un Juif parmi ses fondateurs et, qu'en vérité, y enseignait un certain Bienvenu Raphe (*rofe*: médecin en hébreu), dont les travaux d'ophtalmologie seront réédités dix-huit fois en cinq cents ans.

Plus encore que sur Salerne, nous savons beaucoup sur la participation des Juifs à l'Université de Montpellier. Y ont oeuvré des hommes tels que Ibn Tibbon ou les membres de la famille Saporta au tout début du XVIe siècle. Mais là nous entrons dans l'ère des Marranes.

Des Marranes qu'il leur fallait bien être, aux Juifs désireux d'étudier, car, dès 1565, Paul IV avait interdit à toute université d'accorder un grade à un Juif. Défense que l'Université de Padoue bravera au nom de la liberté académique. Padoue deviendra ainsi la plus grande pépinière médicale juive d'Europe, diplômant quatre-vingts médecins juifs en quelques décennies et cent cinquante durant le siècle suivant.

De là sortira le Portugais Amatus Lusitanus, qui y enseignera de 1540 à 1547. Il découvrira les valves du système circulatoire et deviendra médecin du pape Jules III, avant d'être renvoyé par Paul IV. Il sera un des premiers à citer un grand nombre d'observations cliniques suivies de discussions entre lui et ses collègues.



Souvent interdits d'étude ou alors de pratique, les Juifs n'arriveront à percer qu'à la faveur des règnes plus ou moins éclairés. Il faudra attendre Joseph II (1782) et son Edit de Tolérance et, en France, 1791, pour que leur situation s'améliore. Avec les conséquences que l'on connaît: l'arrivée en masse des Juifs dans toutes les études libérales, surtout en médecine. Du début du XIXe siècle au début du XXe siècle, on comptera un nombre remarquable de découvertes fondamentales en médecine attribuables à des Juifs.

Une situation qu'il ne suffit pas de constater ou d'admirer, mais à laquelle il convient de tenter, modestement et très prudemment, une explication.

Les Juifs face à la médecine.

Il ressort donc de ce qui précède qu'au moins depuis le Moyen Age, les Juifs jouissaient d'une réputation bien assise. Etaient-ils donc plus efficaces que les autres? Difficile à dire. Les médecins juifs ne sauvaient probablement pas plus de patients que les autres, la science de l'époque étant ce que l'on sait, mais leur attitude à l'égard de la maladie et du malade tranchait quelquefois par son côté pragmatique, du moins en monde chrétien.

En effet, n'assimilant pas le péché originel à l'acte de chair, le judaïsme culpabilisait si peu le fonctionnement du corps, qu'il a même créé une bénédiction sur les fonctions naturelles. De là, une étude du corps détachée de la métaphysique, et un raisonnement médical plus efficace. Avec, à la clef, l'idée entrevue chez Maïmonide de conserver le corps en bonne santé afin qu'il puisse servir d'instrument permettant de connaître D. par l'étude, l'étude qui apparaît comme une des valeurs principales du judaïsme. Si importante même que, dans le judaïsme post-biblique, l'étude est devenue une activité culturelle en soi, dès qu'il est apparu aux rabbins que, à défaut d'être encore praticables, des centaines parmi les 613 Commandements pouvaient être accomplis simplement à travers l'étude.

C'est ce glissement, dû aux vicissitudes et aux nécessités de la diaspora, qui explique globalement la propension juive bien connue aux études, sacrées ou non, qu'importe, puisque, depuis lors, étudier apparaît traditionnellement aux Juifs comme une activité sacrée, en soi.

Loin de la vénération esthétique grecque du corps, et loin aussi du mépris religieux chrétien voué à ce même corps, déchu par le péché de chair, le judaïsme n'a jamais cru qu'il fallait le soumettre en l'humiliant ou en le méprisant dans une quelconque crasse, fut-elle sainte.

Ni source de tentation impure, ni instrument du diable, dans le judaïsme, le corps sera juste cet instrument qui permettra de bien servir l'esprit.

Sacralisation de la vie, sacralisation de l'étude: tels ont été les deux facteurs historiques et traditionnels qui, combinés, ont déterminé, religieuse ou non, l'attitude juive face au corps.

Une sacralisation de la vie qui allait si loin, que le Talmud affirme qu'une transgression commise pour honorer D. est plus importante que le respect de Ses lois sans intention de l'honorer. Or, cela se savait. Ce qui explique la considération portée aux médecins juifs par les

princes de l'Eglise. Mais ce n'était pas tout. Car la considération, disons légitime, se doublait de raisons superstitieuses.

En effet, les Juifs, marginalisés, diabolisés par l'accusation de déicide, apparaissaient aussi comme des gens étranges. Etranges par leur alimentation sélective, par leurs activités financières (certains étaient les banquiers des papes), peut-être même alliés aux anges, voire aux démons, puisqu'ils ne confessaient pas Jésus-Christ. Dans ces conditions, ils devaient, pensait-on, assurément détenir des secrets, d'autant plus redoutables qu'ils survivaient aux pogromes, aidés peut-être en cela par les démons auxquels ils étaient éventuellement soumis, puisque, déicides, ils n'avaient pas d'âme à perdre.

Bref, un bel ensemble de fantasmes, mais qui a contribué à créer, à partir du Moyen Age, le personnage du médecin juif, à la fois craint et estimé, rejeté et recherché.

Une ambivalence qui se comprend encore mieux si l'on songe que les fantasmes qui entouraient les Juifs correspondent, grosso modo, aux fantasmes relatifs au médecin en général. Au médecin, qui est l'homme porteur à la fois de menace de mort et de promesse de vie, trait d'union qu'il est entre santé et maladie, naissance et fin d'existence. C'est lui qui permet ou interdit et c'est lui qui, seul, peut explorer les parties taboues du corps et de l'esprit. Lui seul encore a droit aux secrets, si fort même que, pour les connaître, il peut ouvrir le corps d'autrui. Ce qui, pratiqué par un autre, relève du comportement criminel.

Mais toutes ces effractions s'exercent heureusement pour le bien et l'image du médecin se confond avec l'image du père à la fois tout-puissant, menaçant et rassurant. Une image du père qui n'est pas loin de celle de D., celui qui dit: "Je blesse et Je guéris."

Et si l'on songe qu'au Moyen Age le médecin était appelé, dans le monde juif, le "messenger de D." et que la philosophie du sens de la vie culmine, pour le judaïsme, dans l'idée d'être le

Joseph del Medigo, médecin, astronome et rabbin, élève de Galilée (1628)



collaborateur du Créateur, on comprend un peu mieux la propension juive à l'art de guérir qui transparaît d'ailleurs toute entière dans cette invocation médicale juive du Moyen Age, dont l'auteur proclame: "Ô D., tu m'as engagé pour veiller sur la vie et la mort de Tes créatures. Me voici, prêt pour ma vocation." Or l'homme, pensait-on, étant appelé à imiter D. en ses attributs moraux, la pratique médicale a fini par apparaître aux Juifs du Moyen Age comme une des formes les plus exaltées du service religieux, situant le médecin dans la position la plus flagrante de collaborateur du Créateur, et - qui sait? - comme tenant même, pour une part infime, de son essence. On comprend donc, dans ces conditions, l'attrait exercé sur les Juifs par la médecine.

Mais on serait incomplet si l'on n'évoquait pas aussi quelques raisons socio-historiques. En effet, la science médicale devait également son attrait, dans le monde juif, à sa nature particulière. Pour un groupe humain sans cesse pourchassé, et dépouillé, la science médicale représentait une forme de richesse impossible à enlever. Car, à l'inverse des sciences juridiques, par exemple, la médecine est praticable partout, de Moscou à New York.

Et donc, pour des hommes habitués à être objets de l' "enseignement du mépris", selon la formule de Jules Isaac, la pratique de la médecine offrait une sorte de compensation non-négligeable. Quel réconfort, en effet, pour l'homme ravalé jusqu'à terre, de découvrir que sa connaissance au moins, à l'inverse de son être, pouvait valoir estime et prestige social!

D'autant plus que la médecine étant une profession savante, le succès n'y dépend pas de l'approbation du public, comme en art ou en littérature, ou des autorités, mais de sa propre efficacité.

Activité universelle, rationnelle, indépendante des modes et des coutumes, partout utile, difficile à confisquer, respectée et même rétribuée, la médecine apportait donc ascension sociale dans la société chrétienne, mais aussi dans la société juive.

Une société juive qui, aujourd'hui, se laïcise et transmet au médecin des questions autrefois dévolues au rabbin. Ce dernier - comme le curé - n'a plus le monopole des problèmes relatifs au mariage, aux enfants, à la vie conjugale, aux relations humaines, questions qu'il est amené, aujourd'hui, à partager avec le médecin.

Et celui qui, au Moyen Age ou à la Renaissance, serait devenu rabbin-médecin, capable de comprendre les lois naturelles et éthiques gouvernant les hommes, continuera, aujourd'hui, à embrasser les mêmes questions, sous la seule étiquette de l'art de guérir.

La propension juive à tenir en faveur l'art de soigner ne relève donc ni d'une quelconque prédisposition naturelle ni du hasard. Elle s'explique par l'intrication d'une série de facteurs tenant à la fois à l'histoire juive, surtout à partir des temps de persécution, et aux valeurs morales et intellectuelles véhiculées par la culture juive, dont l'essentiel tient à la rencontre de deux sacralisations: celle de la vie et celle de l'étude, une sacralisation formulée de façon saisissante par cette exégèse célèbre de la Michnah, mais

qui ne prend son sens que resituée dans son contexte. Un passage qui affirme: "L'homme a d'abord été créé en un seul exemplaire afin d'enseigner que quiconque détruit une vie, la Loi le considère comme s'il avait détruit le monde entier, et, inversement, celui qui sauve une vie est comme s'il avait sauvé toute l'espèce humaine."

"Etudier"; "sauver la vie".

Appliquée au médecin qui, malade par maladie, découvre comment sauver une seule vie, et, partant, toutes les autres, cette sentence du Talmud trouve dans l'art de guérir la plus saisissante de ses confirmations, et dit pourquoi, même athées, tant de Juifs mettent leurs pas dans ceux de Maïmonide.

Notes

1. Ce texte reproduit l'exposé présenté au colloque *Histoire de la médecine et judaïsme*.



Ephraïm Bonus, un des médecins les plus distingués du XVII^e siècle (gravure de Jan Lievens)

2. *Le Livre de la Connaissance (Mishné Torah)*, traduit de l'hébreu et annoté par Valentin Nikiprowetzky et André Zaoui, P.U.F., chapitre X, p. 335.
3. *Op. cit.*, p. 124.
4. *Maqâla Fi'l Jima'a*, (Traité des relations sexuelles), Maïmonides, *Medical Writings*, éd. Fred Rosner, M. D., vol 1, The Maïmonides Institute, Israël, chap. 3, pp. 163-164. (Notre traduction).
5. *Idem*, chap. 3, pp. 165-166.

Biographie

Romaniste de formation, il enseigne, depuis 1971, à l'Université Libre de Bruxelles les techniques de la communication écrite. Il est également professeur associé à l'Institut d'Etudes du Judaïsme où ses cours portent sur l'influence du judaïsme sur la formation de la civilisation chrétienne occidentale. Thomas Gergely est actuellement président de la Section de Communication de l'ULB. Ses travaux ont trait tant aux lettres françaises ou belges et aux langues romanes (Information et Persuasion, 1992) qu'au judaïsme, combinant parfois ces deux domaines. Il est également rédacteur en chef de la revue *Centrale*.



Jacob de Castro Sarmiento (1691-1762), médecin marrane portugais. Pratique en Angleterre